

ARCHIVES PRESSE

Claude Yacoub

Martinique
1992-2002

FRANCE-ANTILLES

www.franceantilles.fr MARTINIQUE

1992

Château Aubéry

EXPOSITION

Marc Alie épate la galerie pour sauver le château Aubéry

L'architecte martiniquais monte au créneau pour sauver ce château de Ducos laissé à l'abandon depuis près de vingt ans. Vendredi soir, avec la complicité de deux de ses confrères, il a organisé une exposition dans les ruines.

Dans l'allée, derrière la grille rongée par la rouille, la végétation a depuis longtemps pris le pouvoir. Au bout, l'habitation jadis somptueuse n'en finit plus de mourir. Inexorablement, ses murs s'effritent, ses pignons s'écroulent. Pourtant, vendredi soir, il aura suffi de quelques projecteurs disséminés ici et là pour lui redonner un semblant de vie, une lueur d'espoir.

Près de mille visiteurs venus congratuler Marc Alie pour son dernier coup de génie ou de folie seront sans doute repartis persuadés que cette demeure, la plus vaste du département,

a, plus qu'une histoire, une âme et qu'elle ne mérite pas le triste sort auquel elle est promise.

Certes, nul ne l'ignore, le sauvetage relève du travail de titan. La restauration des 2000 m² répartis sur les quatre étages de la bâtisse nécessitent en premier lieu un colossal budget évalué à 30 voire 40 millions de francs.

Ne serait-ce que pour en rendre l'accès possible au public, le temps de cette éphémère exposition d'un soir, il aura fallu quatre jours pour débroussailler les abords, évacuer les gra-

vats qui jonchent l'intérieur, passer les murs au karcher. Quatre jours pour ne sauver que les apparences...

Un endroit de liberté

« Nous voulions montrer que le château existe ». L'architecte-poète-écrivain-chanteur-musicien-politique à ses heures, sous sa nouvelle casquette de défenseur du patrimoine, n'en oublie pas moins de se placer en professionnel. Gigantesque, il l'admet, humainement parlant, la tâche n'est néanmoins

pas insurmontable même si les travaux « peuvent prendre jusqu'à dix ans ».

Premier point positif à ses yeux : l'Etat a enclenché le processus pour inscrire les lieux au registre des monuments historiques classés. Si la municipalité de Ducos, propriétaire du domaine, a toujours fait savoir qu'elle ne disposait pas des capitaux suffisants, des crédits du gouvernement, ne serait-ce qu'à hauteur de 25%, devraient donc venir ensuite à la rescousse.

Une fois le décor planté, reste à l'aménager. Née en

1930 de la démesure d'un richissime industriel dont elle porte à jamais le nom (voir encadré), cette résidence décidément surdimensionnée peut effectivement tout faire... en grand.

« Le conseil régional, par exemple, plutôt que de se construire un hôtel à Ciuny, aurait très bien pu installer ses bureaux ici. Puisqu'il en a été décidé autrement, maintenant, nous pouvons envisager que cette maison magique se transforme en un endroit de liberté avec tout ce que cela implique de gestion. »



Marc Alle (à gauche) a convaincu deux autres architectes martiniquais de monter au créneau avec lui : Gustavo Torres (au centre) et Claude Yacoub.

Marc Alle ne manque pas d'idées et puis celles auxquelles il n'a pas encore pensé sont de surcroît toutes bonnes à prendre : « Ici, tout est permis.

Un musée, un centre culturel ouvert à toutes les formes d'expression, un vrai cinéma d'art et

d'essai avec des studios... »

Tandis que l'architecte se laisse emporter par ses projets, ses convives se prennent eux aussi à rêver, bercés par la musique du film *Out of Africa* qui guide insidieusement leur errance dans les immenses salles de ce palais d'un autre âge.

Leur hôte les avait pourtant prévenus en stipulant en toutes lettres sur le bristol d'invitation qu'il montait cette opération « histoire d'amuser la galerie ». Il a fait mieux. Il a réussi à l'épater.

E.T.

CULTURE

Trois hommes dans un château

par Pierre Pinalie

La fête avait lieu dans la majestueuse décrépitude du château Aubéry, mais ce n'était que le deuxième volet du diptyque fou qu'avaient conçu trois architectes, artistes de la forme. Pour, disaient-ils, restaurer le manoir créole qu'une amazonie intérieure a couvert de moisissures en le taraudant dans sa chair de béton, tout avait commencé aux Terres-Sainville où avaient convergé les amateurs amis, s'entassant devant les cimaises désertes, afin de marquer, sous les projecteurs d'un atelier aux sobres bois peints, leur soutien aux concepteurs de ce happening, «histoire (s) d'amuser la galerie».

La chose, pour nouvelle qu'elle soit ici, n'en est pas moins l'héritage des provocations surréalistes et des défis situationnistes, toujours au nom d'un art libre, hors des contraintes d'un code social ritualisé. Marc Alie, Gustavo Torres et Claude Yacoub ont donc réuni leurs étonnantes sensibilités culturelles avec le je-ne-sais-quoi

d'irréel flottant sur des lieux qui se refusent à mourir. Même les bougies étaient là, voisinant avec une guirlande d'enveloppes renvoyées par la poste, comme si elles n'avaient pas pu parvenir à des esprits en-allés!

Et la ronde, forcément mondaine, des figures sociales se déroulait dans le ventre des salles bruissantes au rythme de ce bal sans cadence, entre l'artiste qu'on félicite de ce qu'il a fait et la jolie femme qu'on remercie de ce qu'elle est.

Autour d'un drap de dentelle pris dans la matière d'un tableau comme un suaire pétrifié par une Véronique d'atelier, les 73 œuvres laissaient éclater leur élan vital aux yeux des mortels étant et parlant répandus en files ou en groupes. Tournée par Fellini ou imaginée par Kafka, la grande fiction prenait forme, face aux phantasmes d'Alie, aux projets de Torres et aux rêves de Yacoub.

Avec Yacoub, c'est aux bords de la science-fiction que nous est assignée une place, jusque

dans l'infini lointain qui hante ses productions. C'est tout un monde galactique peuplé de trous noirs et de sillages stellaires s'aloignant sans fin, cependant qu'on tente de fixer le regard sur une ligne de lumière où le volume foncé d'un objet non identifié, volant tel un spectre vers un ailleurs indéterminé.

C'est comme si des pellicules impressionnées avaient conservé et fixé le subliminal, arrêtant l'onirique dans sa course, et retenant le rêve dans la geôle du papier. Là, les éclairages sont crus et les perspectives tranchantes, comme sous les feux de projecteurs, dans un à giorno de miradors, au moment où le secret de la conscience se volatilise sous l'indiscrète curiosité du spectateur. On est voyeur devant ces négatifs que la chimie a rendu plus évidents qu'un banal tirage devenu sottement définitif et définitivement opaque.

Torres est plus habité par la ville qu'il ne l'habite, il y va, il y retourne dans toutes ses pulsions, dans la multiplication

bicolore des fenêtres qui ne s'ouvrent que sur la surface des murs qu'il élève. Cependant, c'est un feu d'artifice de miroirs qu'il délivre dans sa construction, c'est la floraison des vies qu'il jardine avec appétit et jouissance.

Il y a là, l'être qui pointe le bout de son âme, sous les vitraux de cette cathédrale urbanistique, obéissant à la baguette d'un chef amoureux ou d'un magicien facétieux. On traverse cette production comme on emprunterait une rue, mais à l'heure où, derrière les carreaux, on mange, on rit ou on aime.

On balance, en y pénétrant, dans un tango rouge et bleu, au gré d'une musique diffusée intérieurement par les couleurs qui se répondent au même titre que les instruments d'une symphonie. La symbiose et l'harmonie se font entre l'architecte et l'artiste, entre le chaud et le froid, et le visiteur devient un créateur en ne faisant que marcher.

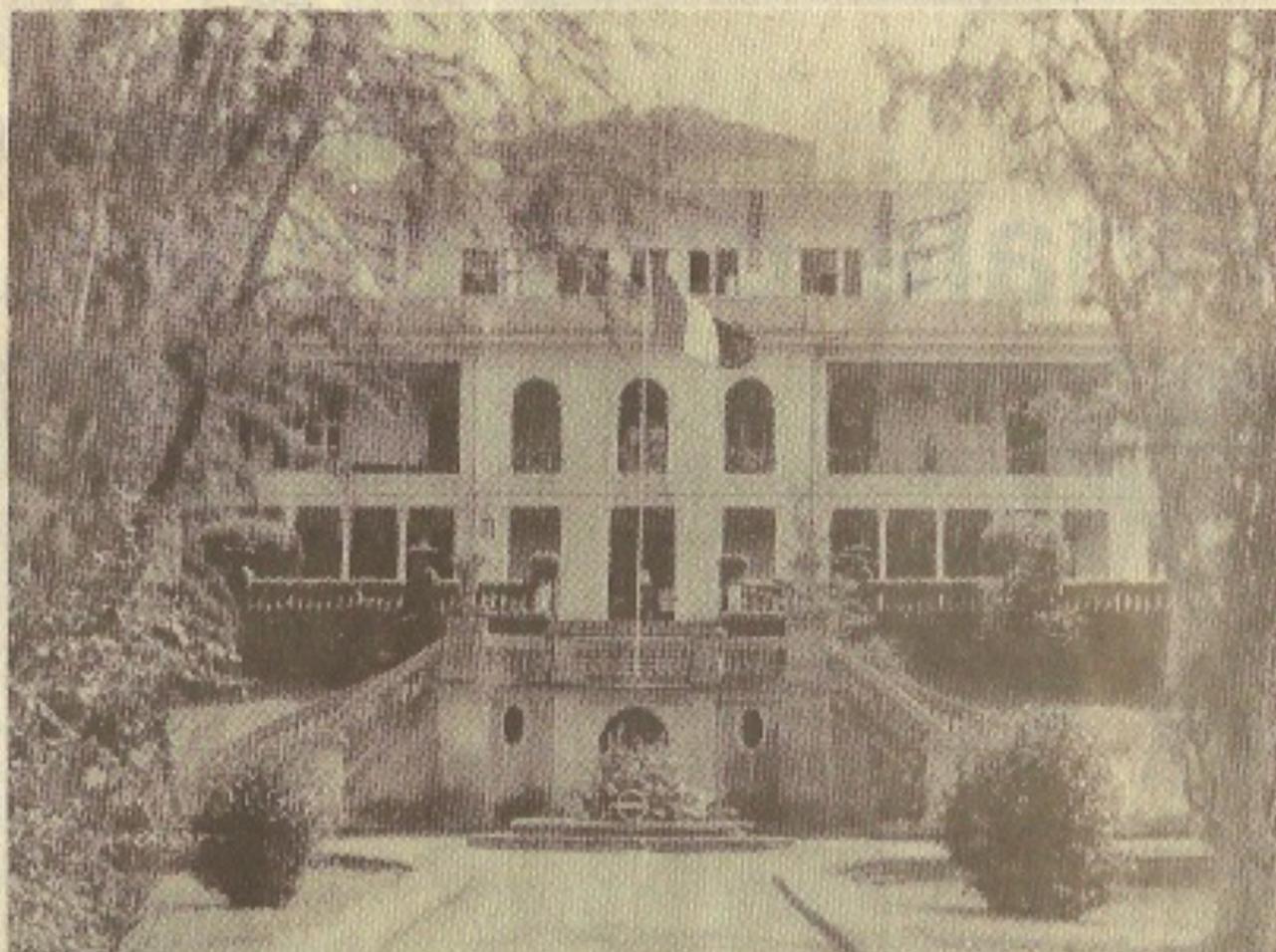
Trente années d'expression, 65 tableaux-jalons d'un par-

cours déchiré, c'est la participation d'Alie à ce phantasmagique ensemble. Par le biais de teintes chaleureuses, et sur le déroulé de pages festonnées par des rangées de trous, on devine le support qu'utilisent le photographe, l'informaticien ou le bâtisseur. Les symboles et les soubresauts de l'humain occupent, entre les marges de la rigueur, l'espace d'art où s'épanouissent les volontés du dire.

C'est un bondissement irrégulier entre un bestiaire délicat de cygnes ou d'oiseaux marins et des théories de petits personnages qui s'éloignent en ribambelle hors des villes grignotées par les miasmes du mal, ou la jolie fête de deux mariés microscopiques juchés sur le gâteau du bonheur — ou la pièce montée? — face à l'immensité de l'horizon.

Là, la guerre grimace derrière des orgues de mort, ici, des foules vides font entendre leur triste silence, plus loin, des trompe-l'œil débouchent sur des au-delà attirants. C'est un presque carousel de cristaux bigarrés et de plumes isolées voletant dans

MENTALES



pa-
que
tes
ulé
tes
le
prá-
tis-
ou-
ent,
ur,
ent

gu-
de
et
na-
elle
les
été
es
on-
—
on.

ère
ou-
ste
pe-
elà
ar-
de
ans

l'espoir, par-dessus les silhouettes d'acteurs dissimulés dans les replis d'un papier qui se déroule tel un film.

Parfois, c'est un drapeau qui bouscule la matière, en se décrochant de la verticalité, ou c'est le sillage parlé de gouttelettes

blanches zébrant un ciel pourpre à force de vouloir éclairer. Le créateur s'est collecté avec d'autres formes d'art afin de donner la parole à ce qui ne serait, pour beaucoup, que chutes ou déchets. Belle revanche sur le néant, quand l'art sait faire

revivre ce que le temps ne fait que rogner.

Et n'est-ce pas ce que l'on souhaite pour le château moisi, qui a sans doute plus de vie que les parpaings empilés dans la présomption du paraître?

1992

« Demain l'ailleurs... »

Etrange soirée sur la Savane

Projet d'un bâtisseur ou délire d'un artiste, les cubes de Yacoub ne laissent personne indifférent.

18h55, mardi, rien de nouveau sur la Savane. Le public traditionnelle est là, composé de badauds prenant l'air sur le seul poumon vert de la ville, d'amoureux sur les bancs publics. Classique. A ces deux mondes-là, s'ajoute un public qui, généralement se retrouve à tous les vernissages en Martinique. Ils sont artistes peintres, responsables culturels, ou encore architectes. L'un des leurs, Claude Yacoub, allait dévoiler son ouvrage « *Demain l'ailleurs* » dans une « *Cité divine* ». Et pour une fois que les bâtisseurs ne présentent pas la maquette d'un nouvel édifice, mais une œuvre d'art, la cérémonie prend une toute autre dimension.

A 19 heures précises, la lumière est. L'obscurité qui ré-

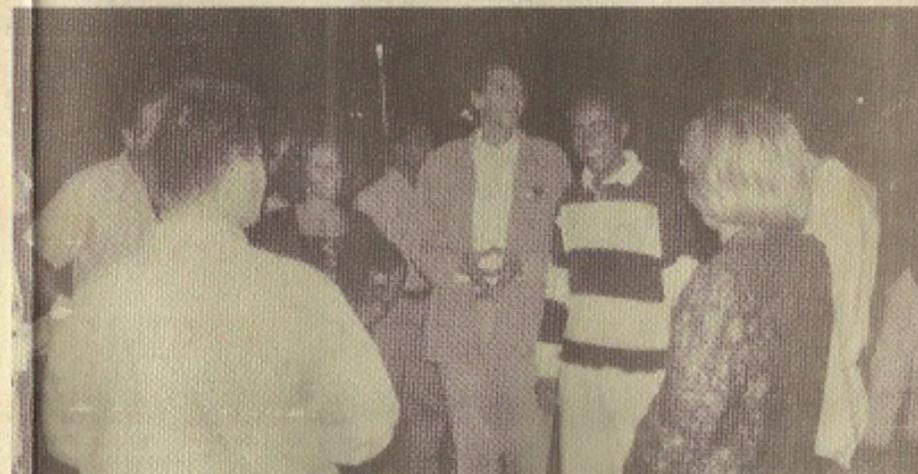
gnait sur la place s'efface. Les 49 mâts s'illuminent, créant une atmosphère un tout petit peu plus intimiste. Ce qui n'empêche pas les uns de marcher sur les pieds des autres. Aucun discours officiel, les invités et les badauds ont tout simplement envahi l'espace. Curieuse atmosphère dans la nuit, les mâts portent deux types de feux. Les rouges clignotent, les blancs sont fixes. Sous cet éclairage, les cubes coulés dans un liquide couleur argent brillent.

Vidé jusqu'aux Terres-Sainville

L'assistance, entre la volonté d'en savoir plus sur les objets et la hantise du sens d'une telle exposition, navigue entre les sept rangées de parallélépipé-

des. Dans une ambiance où se font entendre quelques commentaires réprobateurs, les interrogations dominent.

Tout est réglé à la minute près. Aux alentours de 21h30, l'écho des tambours se rapproche. La Sauss, le groupe à pied, n'est pas venu groupé. La formation s'est scindée en trois parties qui convergent sur la place centrale. Les quelques centaines de personnes qui jusqu'ici étaient dispersées sur les quatre coins de la place, ont formé un énorme cercle autour des musiciens. C'est le point de départ de ce qui ressemble à un vidé. C'en est un ailleurs. La foule, sous la houlette de la Sauss traverse les rues de Fort-de-France pour se retrouver aux Terres-Sainville. Là où Claude Yacoub, Marc Alie et



Les habitués des vernissages autour des organisateurs.

Gustavo Torres ont implanté leur galerie. Sur la place de

L'abbé Grégoire, la manifestation se poursuivra sans cant-

que.

A. KWATEH

Chanté Noël sans cantique

Les temps changent, les hommes aussi. Et pourquoi les idées ne suivraient pas la marche du temps. Claude Yacoub semblent appartenir à cette catégorie. A travers l'intitulé de son exposition « *Clarté divine* », il a plutôt bousculé la bonne vieille tradition qui veut que les rassemblements se fassent autour des cantiques. Marc soir, la place L'Abbé Grégoire a été illuminée par des centaines de bougies, les unes collées aux autres, et le public au milieu.

La population du quartier

ne s'est pas ménagé non plus. Les jeunes ont répondu à l'invitation. RFO-Radio retransmettait la cérémonie à côté d'une sono qui diffusait de la musique de variété. Parallèlement, l'espace « *Histoires d'amuser la galerie* », créé par les trois architectes, accueillait non pas une exposition, mais une photo géante de la Vierge illuminée par des bougies. Le choc était de taille dans l'assistance : Noël sans cantique est un sacrilège. Les artistes eux, vivent hors tradition.



*Un cercle de bougies
autour de la place de l'abbé Grégoire.*

Ce soir, la Savane en divine clarté

Marc Allie a ramené un château en désuétude. Son compère Claude Yacoub donne vie à la ville. « Histoires d'amuser la galerie » en structures monumentales du 22 au 31 décembre.

La vie au tan lontan, Joséphine lorgne comme un ange gardien qui doit se demander ce qu'il fait en ces endroits où seuls les touristes lui prêtent attention. On a coupé la tête de l'Impératrice Joséphine il y a quelques mois. Un vandalisme venant de ceux qui règlent leurs comptes avec l'Histoire à coups de marteau. Cette Savane, Claude Yacoub l'a sillonnée en culotte courte, la traversant tous les jours. Natif du centre ville, son père y avait un magasin. « Il y a quinze ans, on jouait ici au rugby à 6 heures du matin. Les enfants, eux, se faisaient un petit couloir pour jouer au football. »

Claude Yacoub, à 30 ans, se rappelle de cette époque qu'il réveille non sans nostalgie. Sans esprit revanchard, il re-

vient sur les lieux de cette enfance pendant dix jours pour revitaliser la Savane. Il a frappé aux portes de la mairie, des entreprises, pour faire aboutir un projet qui a, entre autres buts, d'attirer l'attention de la population sur La Savane et au-delà sur une ville qui s'asphyxie et sans âme à partir de 17 heures. Yacoub secouera la ville à travers 49 cubes, pesant chacun 400 kg. Ils suivront la trame de la ville dans le sens nord-sud pour créer une communion entre Fort-de-France et la Savane.

49 plus une décennie

Au milieu, 49 mâts, avec au bout de petits éclairages rouges qui traverseront en parallèle les espaces entre les sept rangées cubes. Le nombre de

cubes correspond aux décennies donc 499 ans. Presque le temps qui nous sépare de l'arrivée de Colomb en Amérique. Il en reste une décennie. « Elle est à chercher ailleurs » répond Yacoub.

Il y a six mois, lors du salon d'art contemporain, organisé par l'Association des jeunes artistes martiniquais, Claude Yacoub avait exposé la maquette de ses œuvres monumentales. L'architecte, à la recherche d'un mécène, avait soumis le projet d'illuminer la Savane à la municipalité. Il n'avait pas esuyé le refus du maire : les autorités ont avancé des raisons financières.

Architecte de profession, Claude Yacoub ajoute à l'idéal de bâtisseur, le rêve de l'artiste. Avec Marc Allie et Gustavo Torres, ils ne forment pas une caste, mais une bande de copains animés par une démarche tendant à ressituer la place de l'architecte dans la ville mo-

derne.

D'où la création en octobre dernier d'une galerie d'art et d'essai aux Terres-Sainville, dans le but d'amuser la galerie, titre de l'exposition qui avait inauguré la galerie. Dans le prolongement de ces idées, Marc Allie a exposé au Château d'Aubéry, en mettant en valeur le patrimoine en voie de disparition.

Claude Yacoub, lui, s'est emparé de la Savane. Et en cette période de Noël, son exposition s'intitule tout simplement « Clarté divine ». Des œuvres monumentales placées sur la pelouse centrale de la Savane orneront, dès ce soir, cet espace fréquenté que par les touristes le jour et quelques rares amoureux la nuit.

Explorer d'autres univers

Ce sont des cubes gris métalliques qui, de jour, donnent l'effet d'une rencontre avec des

objets relevant d'un univers du troisième type. « Leur présence doit pousser à l'interrogation » suggère Yacoub. De nuit, ils prennent une coloration magique. « Il s'agit de donner vie à la Savane : le seul poumon vert de la ville. » Il y a dans cette démarche consistant à insuffler de l'oxygène, une volonté d'explorer d'autres univers. D'où l'intitulé de l'exposition « 1992, Demain l'ailleurs ». « Nous devons digérer ce qui s'est passé ici depuis 500 ans et envisager l'avenir dont la créativité est l'expression propre » justifie Claude Yacoub.

Le souci de créer l'événement cache mal le côté éphémère de cette exposition. Que deviendront ces cubes et ces mâts ? Des institutions culturelles veulent se les approprier.

L'ensemble de ces matériaux a coûté 60 000 francs. Ils ont été obtenus par le biais du mécène et du sponsor. Les architec-



Claude Yacoub : « La présence de ces cubes doit pousser à l'interrogation »

tes n'entendent pas s'arrêter à la seule exposition. Une surprise attend les Foyalais lors du

vernissage à 19h30 sur la Savane. Ensuite, des groupes à pied et des musiciens anime-

ront le quartier des Terres-Sainville.

A. KWATEH

1995

« Ma ville, une nuit... »

épisode 1

« Ma ville, une nuit »

FA 31118

Claude Yacoub, promoteur de l'exposition « Nomade » destinée à réhabiliter le centre ville, livre sa conception de la ville. L'architecte expose ce soir avec d'autres au 69 rue Perrinon à Fort-de-France.

Ma ville, une nuit...
Veux pas qu'elle meurt !
Qu'elle parte sans moi,
qu'elle devienne autre...

Il y a si longtemps les « dehors-muros » responsables n'ont rien fait et ne feront rien : par bêtise, par méchanceté, par lâcheté enfin, par ignorance et les « dehors-muros » ont fait y'pas longtemps « la ville à eux » partout tout plein : propre, fraîche et élégante. On aurait dit une belle dame au maquillage artificiel, au sourire States, à l'habit chic et aux allures bourgeoises comme il faut. Le problème c'est que la malheureuse n'a aucune histoire et ne vient de nulle part sinon des cartons à consommation qu'un beau jour nous avons adopté comme enfant unique en riant le légitime, le naturel : celui qui nous a toujours souri. Au fait ce petit bébé aseptisé je l'aime bien, je le fréquente et plus je le vois, plus je ne veux pas qu'elle meurt ma ville...

Celle qui reçut mes dents de devant en offrande au bitume de la Maison des Sports au basket local bien avant que la NBA ait fait disparaître mon couloir de la cour Perrinon. Celle de mes potes jobeurs

d'hier avec leurs véhicules à trois roues sans 16 soupapes et avec klaxon et de celui d'aujourd'hui à pied qui s'appelle Félé, notre « homme-secours » qui ricane toute la journée sa folie douce et ces « boug mwen » tendres et attachants. Celle de la grande famille du quartier que l'on voit maintenant entre 9 heures et 18 heures en retirant la pause enragée par le voisin concurrent, la pause déjeuner, la pause je pense qu'à moi, la pause envie de fermer...

Il faudrait tant l'aimer cette ville, ce cœur, ce souffle...

Celle du bazar aux étalages sortis tout droit du Caire ou de Buenos-Aires. Celle des coins louches (pas propres pour certains), des angles abandonnés, des maisons fantômes, des terrains vides dérivant au gré des déconstructeurs (les cousins des « dehors-muros »). Celle de la rue François Arago et de mon histoire syrienne. Celle des derniers citadins qui prennent la blague sur les trottoirs et y installent salon. Celle qui enfin accueille ces dames aux grandes vertus à faire vibrer les artères urbaines et humaines. Celle de mon école ; du flipper où j'ai appris

d'anglais more better qu'avec M^{me} Joubis son nom ; de mes copains de Rive Droite et Dillon qui aujourd'hui m'offrent encore services en tout genre ; du jus de coco sur notre boulevard national, de notre front de mer oublié qui nous dit sans cesse « coucou il y a la mer » ; de nos haïtiens compas et lambis... Celle des sans domicile fixe, de Gédio, de Jésus Christ, des autres grands penseurs des rues. Celle qui entasse ses habitants les uns avec les autres sans hypocrisie. Celle qui raconte La Levée, les terres de Monsieur Sainville, la place militaire de la Savane ; son histoire pierre après pierre sans détours. Celle de tous les instants.

Celle qui me rappelle qu'on est sous les tropiques, qu'il fait chaud et que jusque là c'est normal. Qu'il y a du bruit et de la poussière soit ! Mais ce sont les nôtres : notre vécu, nos luttes, nos joies et nos peines en direct, en temps réel. Celle qui me chuchote sur son lit de mort que là bas, à la campagne urbaine faut leur dire de revenir, justement pour préserver les petits coins de terre vierge qui restent. Celle qui me conte l'humanité et ses progrès, ses recherches, ses errances... Celle des cyclones ; des rues à la dérive aux allures

d'apocalypse, des invasions de ravets, des crabes dans les toilettes, des voitures qui foutent le camp sans conducteur. Celle qui me révèle notre débilite et notre batardise. Celle du tableau vivant de tout le monde : petits, jolis, excités, laids, rêveurs, gros, fous, etc... Les acteurs de ce théâtre perpétuel : notre mémoire s'y joue en représentation continue depuis... Et le jour où elle s'arrêtera, il n'y aura plus qu'à fermer notre horizon, y compris celui de « la ville à eux ». Mais attention, justement : veux pas qu'elle meurt ! J'y suis, j'y reste, je la vis, la désire... Faut pas toucher à elle.

Au cinquante et un je me suis posé à nouveau (nomade que je suis) après le sixante douze (enfance que j'étais) et cette nuit le « 69 » grâce à Marie-Lise, Micheline et Nicole qui m'ont offert leur patrimoine, à partager l'instant d'un moment et avec Patricia, Nirmala, Gustavo et Valerio : envie de vous conter combien elle est belle... Avec eux, avec vous : une nuit au « 69 » vous verrez les étoiles y sont au-dessus comme partout : complices et maîtresses. 69 rue Perrinon, Fort-de-France : le 31 août 1995, 19 heures. Fermez les yeux, grain de sable : y'a du rêve...

C.Y.



Une vue d'un immeuble réhabilité.



Un intérieur aménagé.

1995

« Ma ville, une nuit... »

épisode 2

L'art dans la ville



« Ma ville, une nuit », 2^e épisode du 9 au 16 décembre, de 15 h à 19 h en semaine et de 10 h à 13 h le samedi. 43, rue Lazare Carnot à Fort-de-France.

La série de manifestations artistiques lancée par Claude Yacoub sur le thème « Ma ville, une nuit », se poursuit avec une exposition de Laurence Salomon. Rendez-vous du 9 au 16 décembre, 43 rue Lazare Carnot.

« Le Nomade », 51 rue François-Arago, est beaucoup plus qu'une boutique. Bien sûr, on y trouve des objets de design industriel ou d'artisanat du monde entier, avec notamment la gamme Alessi, quelques pièces de Starck ou de Ben, des bols chantants du Tibet. Des pièces uniques pleines de charme ou d'humour, avec les mobiles de Conde et les sculptures de l'Uruguayen Peraza. C'est encore au Nomade que les inconditionnels vont chiner le « bâton de pluie » du Chili, cette chose étrange et parfaitement inutile qui imite le chuintement de l'ondée à mesure qu'on la renverse. Le « boufadou », sorte

de pipette pour affûter le feu. Les pingouins de Pologne et le réveil de Russie. Les bouliers de Chine et les carillons du Canada. Bref, l'indispensable est ici, c'est-à-dire le superflu : tout ce dont on ne pourra bientôt plus se passer.

Claude Yacoub présente dans ce même espace son bureau et sa colonne de rangement en mahogany, ses projets de mobilier urbain et de graphisme. Le Nomade, c'est enfin une sorte de galère itinérante, dont l'intérêt est de réinvestir la ville. La première exposition avait pour théâtre une maison à l'abandon. Celle qui débute samedi matin s'installera pour une semaine dans une belle villa inhabitée, 43, rue Lazare Carnot, derrière l'Olympia. Laurence Salomon y présentera des personnages androgynes, ses *Andros*, modelages en terre cuite vernissée noire. En une vingtaine d'œuvres, Laurence Salomon redonnera vie à un lieu mort, sur le thème des « Séductions indécentes ».

Les andros de Laurence Salomon

Du 8 au 16 décembre, en acte 2 de son mouvement *Ma ville une nuit*, Claude Yacoub présente à la villa Madeleine, l'exposition «*Séduction indécente*» de Laurence Salomon

« **I** MAGINEZ une maison coloniale traditionnelle, au centre de Fort-de-France. Personne ne peut passer devant, sans s'y arrêter. C'est toute mon enfance, car avant d'appartenir à Max Elzé, c'était la demeure de la famille Jaar, ces aristocrates de la communauté arabe de Martinique. Là, pour huit jours, le public pourra découvrir un artiste hors du commun », s'enflamme Claude Yacoub, au troisième étage de son atelier galerie «Le nomade».

RIEN DE MIEUX QU'UN CORPS D'HOMME

De fait, l'œuvre de Laurence Salomon ne laisse de surprendre : avec une régularité de métronome, cette jeune femme modèle des androgynes posés sur des socles de marbre.

Sont-ce des femmes pourvues d'organes génitaux masculins, ou des hommes à la poitrine volumineuse ? Nul ne sait, car les figurines sont dépourvues de tête, ce qui accroît le trouble en les découvrant.

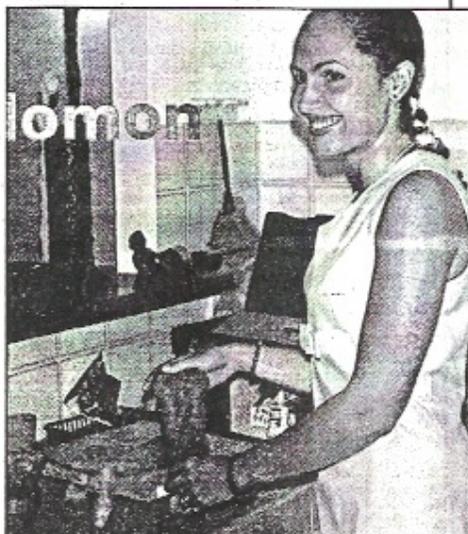
Pour l'artiste, il s'agit d'hommes féminisés. Curieux non ? Pas tant que ça, si on écoute les explications de Laurence Salomon.

En effet, il s'agirait tout simplement de la représentation, peut-être un peu outrée, de la société contemporaine.

Nulle envie chez elle de vouloir

insinuer, que les hommes d'à présent auraient perdu toute virilité. Bien au contraire, car comme elle le dit : « Il n'y a rien de plus beau que le corps d'un homme ». Mais la société moderne fait que l'homme n'est plus obligé de porter comme un étendard, des signes extérieurs de machisme abrupte, ce qui fait qu'il prend soin de lui, se parfume, va chez l'esthéticien... Bref, se féminise.

C'est là qu'apparaît l'androgynie, « l'andros » comme elle l'appelle. Mais elle est bien obligée d'admettre que si la tendance actuelle développe un certain gommage des aspérités des signes traditionnels de la virilité, la femme, elle, tend à s'affirmer et se « machise », ce qui produit une société bisexuée où hommes et femmes n'ont de différence que celle qu'ils se sont choisie.



Le constat risque de choquer plus d'un. Mais au bout du compte, ne s'agit-il pas de susciter la réaction, en représentant cet anticonformisme qui, ayant envahi les comportements sociaux, aurait gagné la morphologie humaine, par une sensualité presque palpable ? Constat d'une société de fin de siècle qui, loin d'être pessimiste, offre la vision d'un « autre chose » : les andros.

E.H.H.



Par son art,
Laurence exprime
sa sensibilité
envers
une société
de fin de siècle.

1996

« Ma ville, une nuit... »

épisode 3

MANIFESTATION

Happening à la rue François

En acte III de la trilogie « Ma ville une nuit » de Claude Yacoub, la rue François Arago sera mardi 30 avril, le lieu d'un véritable « happening » où l'architecte plasticien donnera la pleine mesure de sa vision de ce que devrait être Fort-de-France.

« J'attends la fin d'un monde », tel est le titre de cette manifestation éphémère qui se déroulera l'espace d'une nuit, sur toute la longueur de la rue François Arago.

A priori le titre paraît curieux, voire inquiétant et laisse la porte ouverte à toutes sortes de conjectures ; sans peut-être aborder la vraie signification du message lancé par

Claude Yacoub.

« J'attends la fin d'un monde, où l'homme redonnera sa vraie dimension à la ville, en faisant de l'urbain, un lieu où l'on peut vivre en toute convivialité. J'attends la fin d'un monde où l'on prendra conscience du patrimoine architectural que représente nos anciennes maisons foyalaises, que l'on détruit à l'envie, sous prétexte qu'elles tombent en

ruine, du fait de manque d'entretien. J'attends la fin d'un monde où l'on aura compris que Fort-de-France, c'est nulle part ailleurs et qu'il est fou de vouloir y faire tout ce que l'on a fait ailleurs et que l'on refuse maintenant ». Cri d'alarme donc. Cri de désespoir de cet enfant de la rue François Arago, dite rue des « Syriens », comme on pourrait dire rue du commerce, donc poulmon de la Cité, qui peu à peu se meurt, par une dérive du monde moderne. Trop moderne peut-être pour une île aux dimensions réduites, peuplée par des hommes aux envies démesurées.

En fait, il s'agit là de tirer la sonnette d'alarme, tant qu'il est encore tant. Et peut-être faire un recentrage du choix de société.

Quoi de mieux que de prendre possession de la rue Arago, l'espace d'une nuit et d'y exposer en grandeur nature, les aberrations et les souhaits de ceux qui pensent que « ça ne peut plus durer ».

Cinquante-quatre voitures et des téléviseurs

Circuler avec des pancartes ? Ça déjà été fait et, à moins d'utiliser une troupe de danseurs, le spectacle n'a rien d'artistique.

Par contre, utiliser les objets du monde moderne, jusqu'à l'extrême de la dérision et proposer un projet de société, n'a jamais encore été fait ici ; tout

au moins à cette échelle.

De six heures du soir à quatre heures du matin, cette rue de quatre cent soixante-dix mètres de long, sur cinq mètres de largeur de chaussée, sera fermée à la circulation, l'espace étant rempli par cinquante-quatre automobiles placées en quinconce. Acte premier.

Ces voitures, véritable chenille de métal, seront recouvertes d'une bâche en polyane (vous savez, ce plastique utilisé pour les travaux routiers), le tout piqueté de cinquante postes de télévision. Le décor est planté, reste à l'animer.

Sans discontinuer, les « étranges lucarnes » diffuseront des images brouillées (ironie de la société où la tête est chef de famille) et des courts métrages conceptuels, donnant une vision réaliste d'une Martinique environnante. Si l'on ajoute à



Le sourire aux lèvres, Claude Yacoub donne la dernière à l'acte III de la trilogie « Ma ville une nuit ».



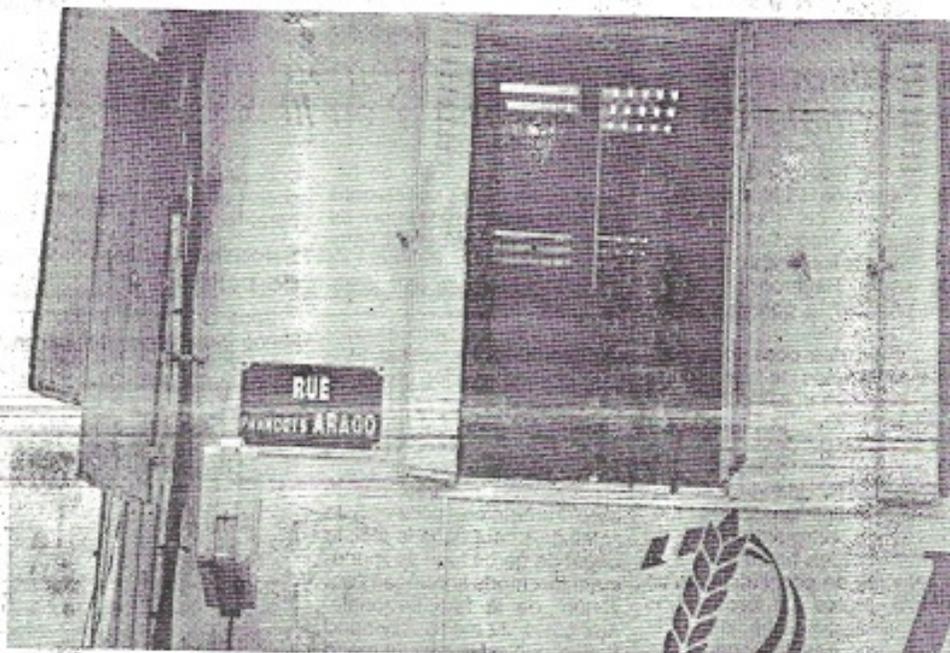
Quatre cent soixante-dix mètres de long et cinq de large, la rue Arago sera mardi soir, le théâtre d'un happening existentiel inédit

ois Arago

celà, que tout au long de la soirée, monsieur Tout le monde pourra s'exprimer sur le sujet, son intervention étant diffusée simultanément sur les cinquante écrans, on réalise l'animation qui sera celle de la rue Arago !

Voir, entendre et manger

Un happening et une performance, tant sur le plan technique (pour installer les téléviseurs, il a fallu pas moins de trois kilomètres de câbles et près de cinq cents mètres de polyane, sans compter les projecteurs) que convivial, puisque pour l'occasion, toute la communauté « syrienne » s'est rassemblée pour offrir un « festin oriental », à tous les visiteurs du happening. En d'autres termes, il se'a possible l'espace d'une nuit, de voir, écouter, manger et même Peut-être se dire qu'il y a une alternative pour vivre en Martinique.



E.H.H. Pour Claude Yacoub, la rue Arago devrait porter le sous-titre « des Syriens ».

Une autre nuit

Architecte, plasticien, mais aussi poète, Claude Yacoub ne peut s'empêcher d'expliquer son projet, par un poème, dans le plus pur style oriental.

« Une dernière peut-être, avant l'autre monde que j'attends ! »

La rue François Arago : celle de mon enfance, de mon vécu, de mes désirs... Celle du petit garçon.

La rue des "Syriens" : celle de mes millénaires, de mon oasis de rêve, de mon souffle... Celle du

nomade.

La rue : celle de mes conflits de matières et d'ombres,

de mes espoirs de lumières... Celle de l'architecte.

Là et nulle part ailleurs ! Une nuit, une seule

Le temps de vous livrer un champ de visions

de partager un cri sourd, une révolte douce

de vous parler d'une lutte d'espaces

de caresser un monde virtuel palpable

et peut-être de rapprocher

les étoiles de nos êtres en errance...

Un paysage éphémère sous surveillance :

D'un voile noir recouvrir les cadavres de véhicules d'une modernité qui nous étouffe et de ses boîtes à images posées sur cette vague urbaine : ne pas oublier...

Souvenirs du présent

La réalité à nu sans fards - à cru sans détours - à lu sans ponctuations... Ne plus se taire

Ne plus faire comme si

Ne plus se raconter des histoires, du moins se le dire...

Urgences à crier, à rire, à pleurer, à vivre

Cauchemars et songes d'une Martinique si petite et si vaste...

Parcalle d'outre-mer !

L'outre-terre sans décors

L'outre-histoire sans récits

L'outre-créolité sans acteurs

L'outre-nous-mêmes

Vous l'avez tant désirée, aujourd'hui, cette nuit Elle est à vous, à nous... »

Un monde dans une attente sans fin

Des centaines de badauds ont répondu à l'invitation de l'architecte Claude Yacoub, s'agglutinant à la rue François Arago dès 19 heures, hier, pour attendre l'événement du siècle : la fin du monde, moyen idéal de drainer une foule à la curiosité pieuse.

La découverte par François Arago de l'aimantation du fer par le courant électrique aurait-elle un rapport avec l'idée de Claude Yacoub d'attirer un maximum de personnes dans la rue du nom de cet illustre physicien ? Un large public, charmé par l'invitation empreinte de sensualité lancée par la communauté arabe à une manifestation intitulée « J'attends la fin d'un monde », s'est groupé autour de Claude Yacoub au « cœur » de la rue Arago pour « caresser du regard un paysage étrange » : une file de voitures rangées le long du trottoir, supports véhiculant quelques images vidéo de la culture du monde arabe, le tout recouvert d'un ciré transparent, élément fonctionnel de signification artistiquement ésotérique. Le décor planté, il ne reste plus qu'à attendre. Chacun regarde l'autre avant d'engager, une demi-heure plus tard, une conversation sur le programme de la

manifestation. Le monde est là, la pluie aussi, mais personne ne sait quand l'attente prendra fin.

« Effleurer la peau d'un futur désiré »

Au fur et à mesure, le public sort de l'expectative, les amitiés jaunies d'hier se redécouvrent aux intersections de la

rue. Finalement, si certains badauds n'assistent pas à l'animation musicale ou artistique qu'ils espéraient trouver rue François Arago, aucune réaction de colère ne se manifeste. Aucune promesse, aucun programme écrit juste l'occasion d'« effleurer la peau d'un futur désiré » comme le suggère le texte poétique de Claude Yacoub placardé sur les murs, le long de la rue. Le futur désiré de la communauté arabe serait en réalité de voir déambuler plus de gens dans cette rue bordée de magasins tenus par des Syriens. Claude Yacoub

se déclare le porte-parole des espoirs de ces commerçants dont « le chiffre d'affaire a baissé de 50 %, notamment du fait du transfert des diverses gares de taxis ou de l'implantation de grandes surfaces de distribution périphériques ».

« J'attends la fin d'un monde » ou l'apocalypse du monde des négociants de la rue Arago ; des rideaux de fer baissés sur le souk... le « quartier arabe de Fort-de-France » prétend lui aussi au tourisme commercial.

M.A.



La rue Arago attendait patiemment la fin du monde ?

INITIATIVE

«LA FIN D'UN MONDE» EN DEMI-TEINTE...

Des fins d'un monde de ce genre, nous en redemandons. Car nous étions aux antipodes de l'apocalypse toujours promise par les légendes populaires : les flammes vengeresses, les colonnes de feu destructrices, l'engloutissement dans les entrailles bouillonnantes de Belzébuth, le ciel en furie déversant d'abominables créatures venus régler leurs comptes à ces mortels si prétentieux mais si vulnérables, la terre brisée en mille morceaux sous le poids des péchés de ces incorrigibles humains, en un mot Pandémonium. Tout autre fut cette fin d'un monde revue et corrigée par Claude Yacoub, en ce mardi 30 avril 1996, sous les coups de 20h. Les tourments de l'enfer du frère Bosch n'avaient pas leur place à la rue François Arago. Tout au plus un invité-surprise, la pluie, s'agita durant quelque temps. Mais sans doute fallait-il y voir la main divine derrière cette rosée vespérale qui ne gâcha point la fête.

Nous-nous parlons de la masse de gens qui s'était déplacée-fîmes donc inviter à prendre possession de la rue François Arago libérée de toute circulation automobile et à partager le pain, le sel et les boissons. La communauté arabe recevait. Convivialité, complicité, vitalité. Fort-de-France-la-dormeuse-sitôt-la-nuit-tombée retrouvait la vie, renaissait, se réveillait, sortait de sa léthargie. Et de trois pour Claude Yacoub : troisième épisode de sa série «Ma ville, une nuit». Ou comment redonner du punch à ce centre-ville foyalais moribond et durement concurrencé par les mastodontes commerciaux redéployés à sa périphérie. Yacoub, sur ce point, fit mouche ! Il gagna le gros lot : le peuple était descendu dans la rue, et par ce geste la rue François Arago revivait, une parcelle foyalaise avait retrouvé des couleurs. Qu'elle était heureuse cette fin d'un monde ! Seulement, en voyant les voitures couvertes de bâches en plastique et surmontées de téléviseurs, nous nous sommes souvenus que «Ma ville, une nuit» était un essai artistique. Dès lors,



La rue François Arago en ébullition

notre constat fut radical : insatisfaction, circonspection, consternation. Quitte à se faire passer pour des bœtiens, on n'a rien compris, rien pigé. Sans repères, sans règles, l'art contemporain est l'empire de la liberté totale. Mais c'est aussi son talon d'Achille. Derrière les automobiles «embâchées», où est l'acte créatif ? Trop facile-M. Yacoub ! Revoyez votre copie.

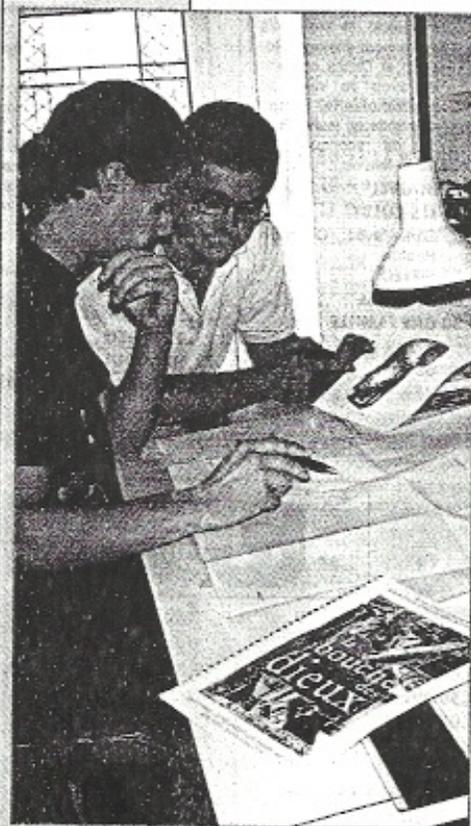
R.L.

1996

« Madame Poubelle »

Des poubelles locales pour l'environnement

A leur table de travail, Claude et Valério peaufinent certains détails de cette poubelle qui, pour être fonctionnelle, n'en est pas moins constitutive d'une certaine idée de l'environnement.



Avec son projet «La bouche des dieux», Claude Yacoub signe la première réalisation de poubelles publiques conçues et réalisées en Martinique, par des architectes et des artisans de l'île, prouvant ainsi, que l'environnement peut être source de création d'emplois

Il y a tout juste trois ans de cela, cet architecte qui décidément ne fait rien comme les autres, signait avec la D.D.S.T. et le Département, un contrat de conception de compteurs routiers. Quoi de plus bête qu'un compteur rou-

tier ? Et pourtant, jusqu'alors il n'avait jamais, semble-t-il, été question d'en faire des œuvres esthétiques s'accordant au paysage. Aujourd'hui, les quelques quatre-vingt dix allers et venues de Claude, sont si bien entrées dans les mœurs, que l'on ne peut presque plus imaginer d'autres formes à ces composantes du mobilier routier. Le mouvement était lancé. L'an dernier, la D.D.E. avec cette fois la Région, décide de

rénover son parc de poubelles publiques que l'on trouve aux abords des routes nationales et dans les abris bus. Un marché d'importance, puisqu'il ne s'agit pas moins de six cent cinquante unités que l'on doit implanter dans l'île, dans un délai de deux ans. Au lieu d'importer ces éléments de mobilier urbain, autant les produire sur place. Et tant qu'à faire, autant que ce soit artistique.

SIX CENT CINQUANTE POUBELLES

Quand Claude rêve aux poubelles

Architecte, plasticien et aussi poète (l'appellation «La bouche des dieux» en est la preuve), Claude Yacoub accompagne tous ses projets d'un prologue poético-philosophique.

En l'occurrence, ce texte est tout un programme...

« Si monsieur Poubelle avait su !

Quel objet !

A travers l'histoire mouvementée des villes et de leurs dehors, ils les ont tous approchés, esquissés, méprisés, vécus, ignorés.

Une de plus, une encore. Une autre peut-être !

Que dire, que tracer, sinon la faire vivre : lui donner une âme.

En toute simplicité, en toute humilité :

A l'heure, l'instant où notre monde dérive vite - trop vite - à l'abandon de lui-même.

Lui donner une petite chance, toute petite de se préserver.

Avoir cette prétention douce.

Un clin d'œil à celui qui passe, à nous-même, à l'autre...

Il suffit de si peu pour rêver et faire rêver.

L'objet utilitaire : souriant et beau

De la bouche des dieux, une voix murmure :

Merci monsieur... Merci de vous souvenir ! »

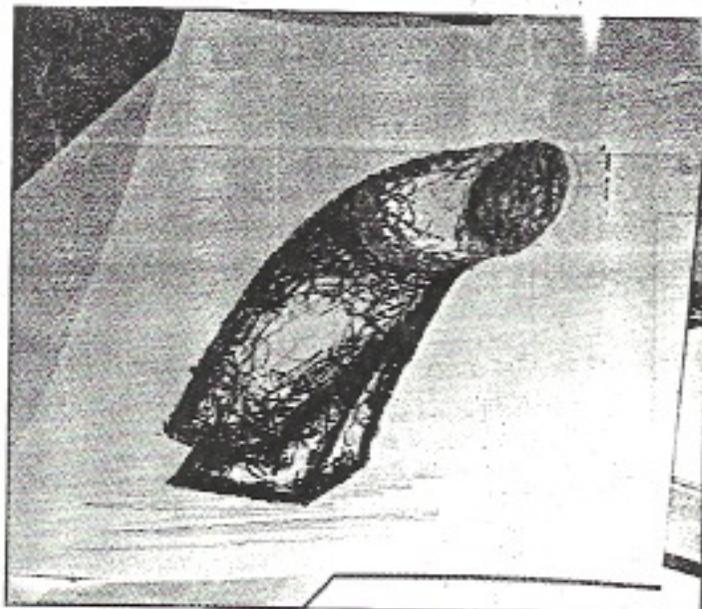
Après six mois de travail, le bureau de Claude Yacoub fournit trois projets (la «Bidule» en forme de tête de libellule, la «Jules Verne» qui rappelle les bouches d'aération de navires et la «S.V.P.» résolument futuriste). La «Jules Verne» est immédiatement retenue par la Région, Alfred Marie-Jeanne, le président de la commission ad hoc, trouvant que ce projet répond totalement aux désirs exprimés en la matière.

Placée sur un support en béton, la poubelle en résine ne dépasse pas le mètre dix de haut, l'ouverture mesurant quarante centimètres de diamètre. A l'intérieur de la «Jules Verne», un sac en plastique fixé par des arceaux, que l'on change régulièrement, par une trappe latérale bleue, alors que le coude de remplissage est peint de couleur orangée.

ESTHÉTIQUES, FONCTIONNELLES ET CRÉATRICES D'EMPLOIS

C'est simple, fonctionnel, esthétique et surtout créateur d'emploi. Tout d'abord, si la conception est locale, la réalisation l'est aussi, puisqu'elle est exécutée par Alfred Gusto, un Martiniquais qui après vingt années passées en France hexagonale, dans une entreprise de traitement de résine, a décidé l'an dernier de revenir s'établir ici.

« C'est son premier gros marché et je suis sûr que ça le lancera, assurent Claude et Valério », le créateur de la «Jules



Verne». «Les possibilités de la résine, sont énormes en architecture et même en mobilier d'intérieur. Si on sait que l'on peut maintenant fabriquer des éléments sur place, ça ouvre des perspectives pour la lutte contre le chômage ».

En ce qui concerne l'entretien, là aussi perspective d'emplois induits, puisqu'il ne s'agit plus de vider des poubelles, mais de remplacer des sacs à ordures de cent litres, que certaines entreprises de la place fabriquent déjà.

JUSTE TROIS MILLE FRANCS L'UNITÉ

« Là aussi, le principe est nouveau et a été étudié à la demande de la D.D.E. Ce ne sont plus les ordures que l'on met à même la poubelle, mais des

sacs qui sont changés tous les deux jours, par un service de maintenance spécifique », commente Claude Yacoub.

Le mois prochain, le prototype de la «Jules Verne» sera montré au public et une première livraison d'une centaine d'unités sera faite, dans les trois mois à venir.

Reste maintenant, la question du coût. Sur ce point, Claude Yacoub est catégorique : l'opération est positive.

« A l'unité, la «Jules Verne» coûtera trois mille francs, ce qui est sensiblement équivalent au prix d'une poubelle importée. Mais c'est tout d'abord un modèle unique, réalisé en Martinique, ensuite c'est créateur d'emplois, enfin c'est la preuve que l'environnement entre de plus en plus dans les préoccupations de nos décideurs ».

E.H.H.

La Jules Verne, dont le nom évoque les anciens bateaux à vapeur, parsèmera les abords des routes martiniquaises, d'ici quelques mois.

2002

« 30 000 âmes
sous les cieux »

TÉLÉVISION CABLE & SATELLITE

FRANCE-ANTILLES.

MARTINIQUE

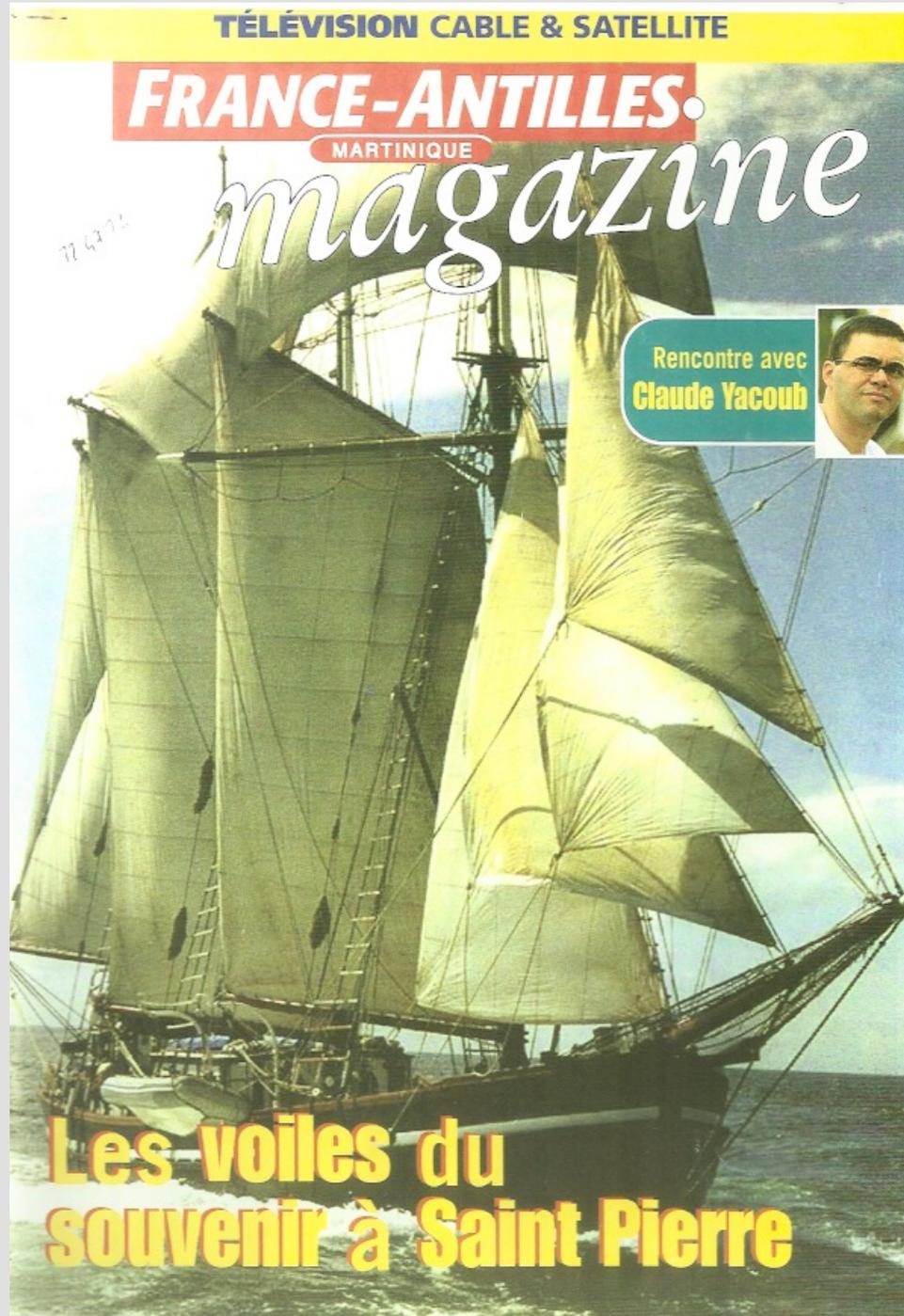
magazine

17 43 75

Rencontre avec
Claude Yacoub



**Les voiles du
souvenir à Saint Pierre**



Rencontre

De profession, Claude Yacoub est architecte, par passion il est artiste. Et régulièrement, il se livre à de grands événements artistico-éphémères. Ainsi, le 7 mai il illuminera la rade de Saint-Pierre

« Le paradoxe de la vie : ma passion »

Sans aller dire que tu es illuminé, force est de reconnaître que disposer 30 000 lamparos dans la rade de Saint-Pierre, n'est pas banal. Peur du noir ?

Claude Yacoub : L'architecte travaille sur commande mais l'artiste est maître de ses coups de cœur. Dans un autre domaine, l'action de l'architecte est éphémère dans les mémoires ; tandis que toutes les installations artistiques éphémères que j'ai réalisées, sont restées dans les esprits. C'est le paradoxe de la vie. Ma passion.

En ce qui concerne Saint-Pierre. C'est avant tout une commémoration. Celle d'une tragédie instantanée, brutale, ayant occasionné la mort de 30 000 âmes. N'allumet-on pas une bougie à la mémoire d'un disparu ?

L'espace d'une nuit, celle du mardi 7 la baie de Saint-Pierre brillera de 30 000 feu. Qui s'éteindront au petit jour, pour permettre au Bélem d'accoster.

Visuellement, ça risque d'être merveilleux. Mais pratiquement ? Il n'y a pas le risque d'une immense pagaille ?

« L'architecte travaille sur commande; l'artiste est maître de ses coups de cœur »

C.Y. : Là, c'est l'architecte qui entre en scène. Tout a été calculé. Tu comprends bien que depuis un an et demi que je travaille sur le projet, rien n'a été laissé au hasard. Les lumières ? Tout simplement des bâtons lumineux starlight, utilisés en cas de détresse. Ils sont accrochés à des lignes de 200 mètres, reliées à des bouées fixes. Donc pas de risques, juste le spectacle d'une énorme toile marine mouvante, l'espace de 12 heures.

Il fallait le faire, tu n'as pas hésité. Mais on dirait que rien ne t'arrête, puisque tu as décidé d'accrocher des ballons au Diamant ?

C.Y. : Ça c'est pour le mois d'août et c'est le projet Jours de lune. Imagine le rocher en-

touré par 3 satellites, formant la constellation du Rocher ? Sur ce lieu magique, d'espace et de temps. De paysages et d'histoires. Venir poser un mirage sous surveillance. En parfaite harmonie avec son environnement. En respectant les éléments et les hommes. Pour moi, c'est mettre en scène l'irréel dans le réel. C'est parler d'un monde de demain. De paix, de tolérance, de souffles. À travers ces lunes, universels signes de dialogue et d'échange.

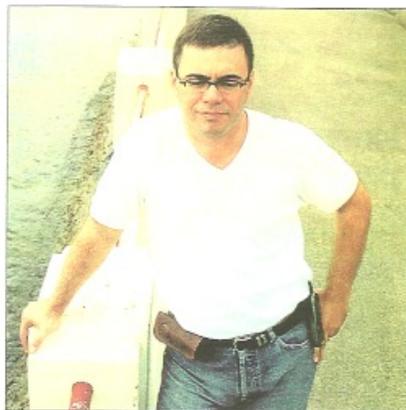
Décidément, la lumière, le phosphorescent te fascinent. J'ai cru comprendre d'ailleurs que tu avais décidé d'installer des bêtes à feu géantes dans les bananeraies ?

C.Y. : Là, c'est Banana's land, un énorme projet. Celui qui réunira l'art, l'économie et le tourisme. Il m'est venu, quand j'ai appris qu'en 2006 le marché de la banane serait libéralisé. Une perspective terrible pour nous. Donc, l'obligation d'attirer l'attention sur l'île, son agriculture, la production bananière ; par tous les moyens.

Du coup, tu t'es converti à l'agriculture. De même qu'à l'époque nous avions un député banane, nous avons maintenant un « architecto-plasticien bananophile » ?

C.Y. : Imagine toute la Martinique illuminée, comme piquetée de myriades de lucioles. Quel coup d'éclat pour le tourisme ! La première île du monde visible de nuit par satellite comme en plein jour ! Bon, ça c'est l'aspect provocation, palette de peintre. En fait, mon idée est des plus simples. Je propose de remplacer les poly recouvrant les régimes de bananes, par des films plastiques luminescents. Ils emmagasinent la lumière du jour et la restituent la nuit. Il suffit de choisir la couleur. Moi je préfère le bleu.

E. H-H



En dépit de son apparence juvénile, Claude Yacoub a plusieurs décennies «d'empreintes» architecturales et artistiques à son actif... Et un projet d'installation éphémère à Paris.

Zoom



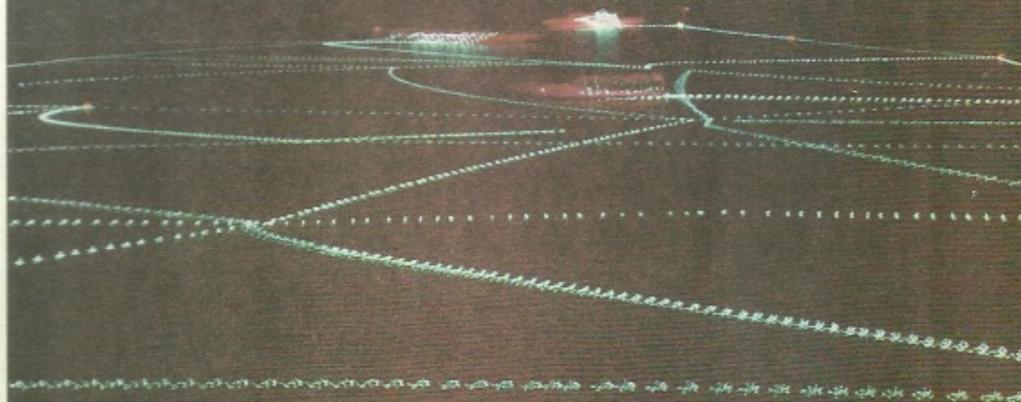
A quoi sert Banana's land ?

« Une campagne médiatique pour sauver notre banane, risque de coûter plusieurs fois plus que des films luminescents. Au-delà des contingences matérielles, je ne crois pas que l'on ait jamais demandé à celui qui avait emballé les ponts de Paris, à quoi servait son acte. Il ne s'agit pas d'artisanat. D'ailleurs, j'ai écrit à tout ce que l'île compte comme décideurs, responsables et leaders. Certains m'ont répondu, d'autres attendent. La DRAC va me confier une mission de pré-étude du projet, afin de faire des prototypes, de chiffrer l'opération ; et présenter valablement « Banana's land ».



SPECIAL **Saint-Pierre**

Saint-Pierre brille de 30 000 feux



■ Quelques heures avant les cérémonies commémoratives de la tragédie du 8 mai, la rade de Saint-Pierre a scintillé, hier soir, de 30 000 feux.

■ Aujourd'hui, l'émotion sera au rendez-vous de cette journée du souvenir.

■ 8 mai 1902 à 8 h 02 : la nuée ardente de la montagne Pelée réduisait à néant la ville et ses habitants laissant seulement deux survivants.



ets pour du centenaire



Hier soir, dans la baie, 30 000 flammes ont rappelé la mémoire des 30 000 victimes de la catastrophe. Ce fut un moment émouvant.

■ 8 mai 1902, 8 h 02, Saint-Pierre disparaît sous une nuée ardente, jaillie des entrailles de la montagne Pelée. En trois minutes, la cité est en feu. Le bilan est terrifiant. Au moins 28 000 victimes.

■ 8 mai 2002, cent ans après, la Martinique se souvient. Pour cette journée forte, il faut noter la séquence de recueillement dirigée par Monseigneur Marie-Sainte, archevêque de la Martinique, la grande parade nautique des vieux gréements en fin de matinée et la fresque historique « Nuée ardente » en soirée, conclue par un feu d'artifices.



■ Après les milliers de visiteurs qui ont fait le déplacement, hier, Saint-Pierre s'apprête à accueillir davantage de monde aujourd'hui...

MANIFESTATION

« 30 000 âmes sous les cieux » de Claude Yacoub

« Ce qui m'intéresse, c'est que les gens se rencontrent »

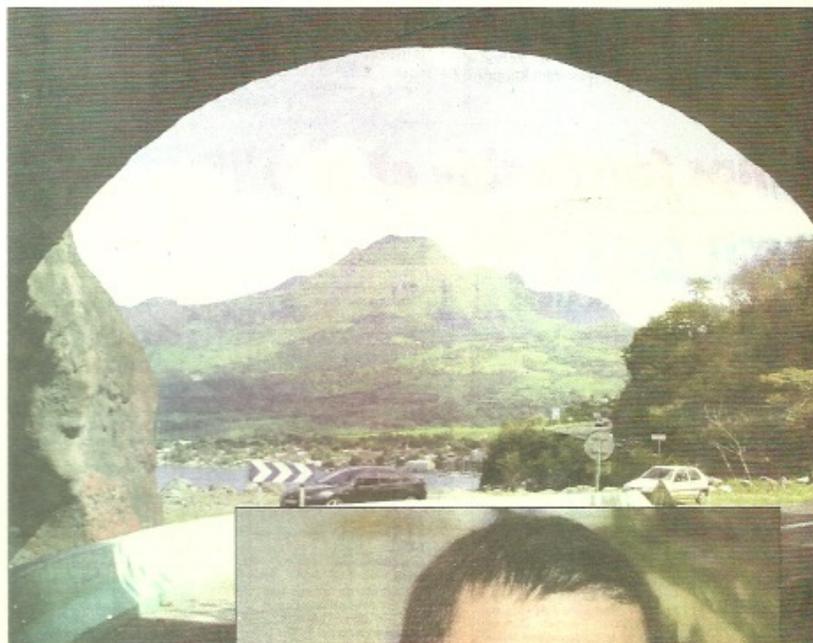
■ La rade de Saint-Pierre va scintiller de 30 000 feux, ce soir, pour un spectacle unique et éphémère conçu par l'architecte plasticien Claude Yacoub.

« Il fallait oser accepter ce projet, mais il fallait aussi oser le proposer ». Claude Yacoub, 39 ans, résume assez bien la situation. Cet architecte de profession, et plasticien à ces heures, va concrétiser ce qui au départ pouvait passer pour une idée folle : mettre en lumière la rade de Saint-Pierre l'espace éphémère d'une nuit, en y disposant 30 000 bâtons phosphorescents. Coût du projet : 76 millions d'euros. Aux finances : l'Etat, la Région, le Département, mais aussi EDF, partenaire tout désigné de cette opération « illuminée ».

L'homme, adepte de ce courant de l'art contemporain dit du « Land Art », n'en est pas à son coup d'essai. C'est à lui que l'on doit la mise en lumière de la place de la Savane, en 1992 à Fort-de-France, pour la célébration des 500 ans du nouveau monde, mais aussi, les 70 voitures surmontées de postes de télévision, rue François Arago en 1996, ou encore le nuage d'étoiles installé sur l'îlet Sainte-Marie, en 1998. Place, cette année, à « 30 000 âmes sous les cieux ».

Les marins-pêcheurs impliqués

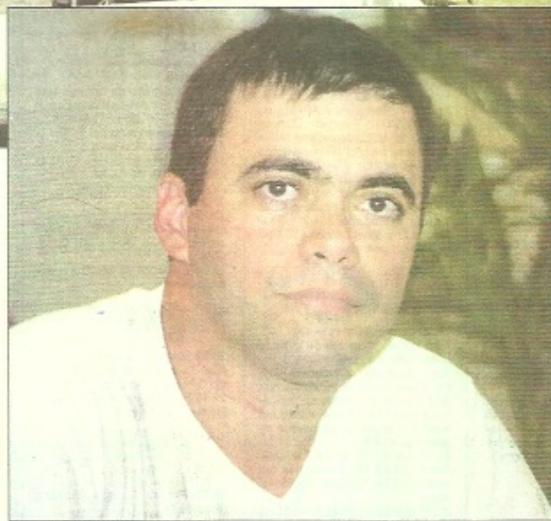
« Le côté mémoire du centenaire de l'éruption de la Montagne Pelée m'a interpellé, explique Claude Yacoub. L'idée, c'est de créer un moment où les gens vont se rappeler de ce qui s'est passé il y a 100 ans, de ce que nous sommes aujourd'hui, et de ce que nous



désirons être demain. Je ne fais pas d'animation, et ce n'est pas un zouk ; ce qui m'intéresse, c'est qu'autour de mon œuvre plasticienne, les gens se rencontrent. »

Une ambition artistique saine et simple, pas forcément facile à mettre en œuvre. L'artiste a reçu l'aide des marins pêcheurs de la commune. Il a fallu interdire la baie de mouillage, de pêche et de baignade, grâce à des flotteurs. Tout en laissant un chenal d'accès menant à l'apportement de la place Bertin. 130 bouées ont été amarées ce matin sur tout l'espace de la rade de Saint-Pierre.

Entre 16 et 18 heures, ce soir, des lignes de plusieurs dizaines de bâtons phosphorescents y seront accrochées, ce qui donnera à ce tableau géant, du fait du courant à do-



Claude Yacoub, 39 ans, résume assez bien la situation. C'est à lui que l'on doit la mise en lumière de la place de la Savane, en 1992 à Fort-de-France, pour la célébration des 500 ans du nouveau monde, mais aussi, les 70 voitures surmontées de postes de télévision, rue François Arago en 1996, ou encore le nuage d'étoiles installé sur l'îlet Sainte-Marie, en 1998. Place, cette année, à « 30 000 âmes sous les cieux ».

minante sud, un aspect mouvant, presque vivant. Il sera temps, alors, de casser chacune de ces petites sources

de lumière verte, afin que de la baie ressurgisse sous les cieux pierrotins, après 100 ans d'absence, l'âme des

30 000 victimes de 1902.



Se souvenir de 30 000 victimes

Claude Yacoub avait bien prévu que l'illumination de la baie de Saint-Pierre serait avant tout une œuvre artistique. Les petites sources de lumières vertes ont en effet éclairé toute la rade. Mais le public est resté un peu sur sa fin. Parmi les centaines de personnes venues, certains auraient souhaité un concert musical. Et pourtant Yacoub avait prévu que ce n'était pas un zouk, ce qui m'intéresse, c'est qu'autour de mon œuvre plasticienne, les gens se rencontrent.

Pari réussi ...

Claude Yacoub a réussi son pari audacieux, celui d'illuminer la rade de Saint-Pierre. Ce Martiniquais a eu la folle idée de mettre en lumière la ville martyre. 30 000 bâtons phosphorescents ont été posés, hier à 11 heures, fin d'après-midi, dans la mer face à la place Bertin. Le côté mémoire du centenaire de l'éruption de la montagne Pelée a interpellé l'architecte qu'il est. Un moment fort pour rappeler au public « ce que nous sommes aujourd'hui et ce que nous désirons être demain ». Photos : F. Bibas et B. Dordonne



Un 7 mai peu ordinaire

Dès le début de l'après-midi de mardi, Saint-Pierre a connu une grande animation. Derniers coups de peinture, réglage de la sonorisation... Il restait beaucoup à faire sans compter les imprévus. La ville n'avait jamais connu une telle atmosphère en cette veille de 8 mai.

...mais Yacoub fait les frais des voleurs !

Ce mardi soir, l'heure était au souvenir. Pas pour tout le monde. Quelques individus — jeunes et adultes — n'ont pas trouvé mieux à faire que de décrocher et d'emporter les lampions fluos qui éclairaient la place Bertin. Dommage...

La chorale Arpège en concert

En avant première des cérémonies du 8 mai, la chorale Arpège du lycée-collège Saint-Joseph de Cluny a donné dans l'ancien théâtre de Saint-Pierre un concert de chant choral. Pas de grand public pour écouter ces beaux chants mais le répertoire de la chorale était à la hauteur de l'événement.

